

Fragment n°1

Nous sommes en 1961, dans un village du sud de la France, qui compte probablement quelques milliers d'habitants. L'histoire se déroule dans un environnement parfaitement réaliste et parfaitement fidèle à cette époque, du moins à une exception près. Alban, professeur en collège d'Histoire-Géographie, s'avère être un perroquet gris du Gabon qui parle. Il vit seul et dort dans une cage posée sur une table au milieu de son petit appartement. Il s'exprime et se comporte comme un humain, sauf bien évidemment quand il s'agit de se déplacer ou de manger. Il est le seul humain à avoir la forme d'un animal, membres de sa famille inclus. Les raisons de son apparence atypique sont inconnues et personne ne semble s'en soucier.

Alban est connu pour être un professeur passionné et a tendance à s'emporter en partageant des anecdotes improbables lors de ses cours. Quelques élèves sont sensibles à son talent d'orateur, mais la plupart sont assez peu attentifs, les plus sérieux étant surtout inquiets pour leur brevet. Il possède une serviette noire pour ses cours qu'il transporte chaque jour avec son bec. En dehors de ses cours, il est assez réservé et n'a pas vraiment de contact avec d'autres professeurs du collège à l'exception de la professeure de musique, avec qui il bavarde de temps à autre pour étoffer sa culture musicale. Il est divorcé d'Apolline, qui vit également dans la commune. Fille d'agriculteurs, elle a travaillé très dur pour devenir notaire, métier qu'elle exerce depuis maintenant presque dix ans. Elle avait une relation fusionnelle avec Alban, qui l'avait charmé grâce à son romantisme singulier, mais l'a finalement quitté pour un boulanger des plus simples et héritier d'une fortune qui le dépassait.

Alban et Apolline ont une fille de 6 ans, Elinor, dont Apolline a obtenu la garde presque exclusive suite à un procès des plus douteux. Alban peut voir sa fille uniquement une semaine à chaque vacance scolaire. Le reste du temps, soit plus de trois cent jours pendant l'année, elle vit chez sa mère et son beau-père, dans une maison près de l'église du village. Elinor a le luxe d'avoir sa propre chambre, dont la fenêtre donne sur une arrière-cour peu visitée. Une fois par semaine, et ce depuis le divorce, Alban vient voir sa fille en cachette. Seulement, depuis un an et demi environ, il ne peut plus jouer avec elle dans sa chambre. Apolline avait trouvé une plume dans la chambre d'Elinor, et après avoir confronté son ex-mari, elle a menacé de prévenir la police s'il tente à nouveau de voir sa fille sans son accord. Dans sa colère, elle est allée jusqu'à installer des barreaux à la fenêtre de sa fille. Elle ignore cependant qu'Alban continue de la voir chaque mercredi, une heure après le coucher du soleil, en volant jusqu'à la fenêtre de sa fille à l'abri des regards indiscrets et en s'agrippant tant bien que mal sur les barreaux.

Alban profite de ses courts échanges avec sa fille pour lui raconter toutes sortes d'histoires fantastiques. Souvent très courtes, certaines histoires peuvent cependant garder Elinor en haleine pendant plusieurs mois. La cohérence et le niveau de détails de ses histoires sont fascinants. Le plus surprenant demeure le fait qu'Alban n'a pas pour habitude d'avoir une bonne mémoire : il lui arrive régulièrement d'oublier le nom de ses élèves ou même de relire son plan de cours pendant les pauses pour s'assurer de faire le bon cours à la bonne classe. Néanmoins, lorsqu'il raconte des histoires à Elinor, il n'a besoin d'aucune note, cadence ses récits à la perfection et n'a nullement besoin de réfléchir pour répondre aux questions de sa fille, comme s'il avait assisté à chacun de ses contes et que chaque instant qu'il retranscrit était stocké avec précision dans sa tête, prêt à être délivré sur demande.

Durant ce mois d'octobre, Alban manque de rendre visite à sa fille deux semaines de suite. Bien qu'inquiète, elle ne peut en parler à personne, ni à sa mère ni à ses amies, car personne ne doit savoir pour les visites clandestines. Le mercredi suivant, Alban débarque avec fracas à la fenêtre de sa fille, très surprise de son manque de discrétion. Elle presse son père de lui raconter ce qui s'était passé, mais celui-ci prend son temps pour reprendre son souffle et pour contenir son sourire. Quelques minutes passent, et Alban entame enfin son récit...

Fragment n°5

Décembre 1961. Alban agite ses ailes pour faire tomber la neige de ses plumes, et attend la venue de sa fille à la fenêtre. Bien que le rideau soit fermé, il devine la présence de son ex-femme dans la chambre d'Elinor, probablement venue souhaiter une bonne nuit à sa fille. Un claquement de porte se fait entendre. Puis des bruits de pas accourent jusqu'à la fenêtre, qu'Elinor finit par entrouvrir.

Après de brèves salutations rituelles, Alban ne se fait pas prier et reprend son récit de la légende de Narucha, entamé il y a maintenant plusieurs semaines. Le jeune apprenti, introduit précédemment, avait enfin réussi à atteindre Lastrie, la ville la plus proche du village qu'il avait quitté précipitamment. Sa détermination avait convaincu l'assistante de l'apothicaire de lui vendre les plantes qu'il réclamait, bien que le jeune garçon n'eût aucune ordonnance à présenter. Son maigre butin avait dû y passer, mais il savait qu'il n'aurait pas de mal à se refaire en travaillant pour son voisin.

« Jarod ? Mais enfin, qu'est-ce que tu fais là ? »

Le jeune garçon se retourna et reconnut le boulanger de son village, accompagné de son fils, Trevor, et de leur charrette de fortune. Les deux hommes s'échangèrent un regard puis le boulanger réitéra sa demande :

« Cela fait plus d'une semaine que l'on te cherche au village ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

- Je... je suis venu chercher des plantes. Tu sais, pour maman.

- Pour ta mère ? »

De nouveau, Trevor et son père se regardèrent, puis ce dernier se tourna vers Jarod et ajouta d'un ton grave :

« Fiston, j'ai quelque chose à t'annoncer. »

Et c'est ainsi que Jarod apprit brutalement la mort de sa mère. Elle s'était éteinte il y a deux jours, après des mois de combat contre une maladie des plus étranges qui sévissait dans la vallée depuis la saison des pluies. L'entreprise du jeune apprenti, certes désespérée, témoignait d'un état d'esprit singulier au sein de la vallée. Beaucoup de paysans avaient déjà pris la route, fuyant ce fléau et n'ayant que très peu

d'espoir en une quelconque réaction soudaine de la famille royale. Cette dernière n'avait plus visité la vallée depuis des décennies, le commerce extérieur lui permettant de nourrir les citadins presque indépendamment des productions du comté.

Jarod ne laissa ses émotions s'échapper que quelques heures plus tard, après avoir tenté en vain de récupérer son argent auprès de l'apothicaire, agacé par la négligence de son assistante. Colère, incompréhension, culpabilité, profonde tristesse ; tous ces sentiments se disputaient en lui. Il était seul parmi la foule, qui s'indifférait de lui, et réciproquement. Lorsqu'il reprit la route pour rentrer à son village, vidé de ses larmes et de son énergie, il tenta de s'apaiser en répétant frénétiquement une chanson qu'il venait d'improviser...

Fragment n°183

Mai 1965, Elinor fête ses 10 ans ! Lors de sa visite hebdomadaire, Alban en profite pour offrir à sa fille le roman « La Nuit des Temps », remis par Barjavel lui-même à notre perroquet trois ans avant sa sortie officielle. Alban met cependant en garde Elinor : elle doit impérativement garder l'existence de ce livre secret, car personne ne doit savoir que le roman était fini, encore moins l'éditeur de Barjavel. Ravie de ce présent, Elinor s'empresse de cacher le livre sous son oreiller avant de rejoindre son père à la fenêtre, impatiente de savoir si Jarod avait réussi son premier transfert d'esprit assisté.

Cela fait maintenant presque quatre ans qu'Alban a commencé de raconter la légende de Narucha à sa fille. Fascinée par cette histoire, Elinor n'a plus jamais réclamé d'entendre d'autres histoires, et l'on pourrait jurer que les esquisses qu'elle dessine sont inspirées de scènes issues du conte de son père. Du moins c'est ce qu'Alban croit deviner en observant les dessins qui trainent sur le bureau d'Elinor, qu'il aperçoit d'un œil curieux pendant qu'elle range son livre. Le temps manqué auprès de sa fille le tourmente, mais s'en cache bien lorsqu'il vient la voir. Comme toujours, le sourire au bec, il reprend son récit.

Jarod s'apprêtait à tenter pour la troisième fois un transfert d'esprit. Le vieux sage, convaincu qu'il était prêt et que cette expérience serait très formatrice, réessayerait de le guider. Jarod en était beaucoup moins sûr, sa compréhension de ses sens lui semblait encore trop superficielle. Comment pouvait-il maintenir sa conscience dans un autre corps et supporter ne serait-ce qu'un court instant les émotions d'un inconnu ?

« C'est en partageant ce que tu penses être la souffrance d'un homme que tu lui ouvres ton âme. Il n'y a pas d'autres solutions, tu dois réessayer.

- Mais c'est impossible ! J'en ai marre de vos délires, j'y comprends rien, et je me sens épuisé...

- Tu as beaucoup en commun avec la personne que j'ai choisie, fais-moi confiance tu peux y arriver. Concentre-toi. »

Jarod ferma les yeux et replongea dans un état de contemplation intérieure. Paisiblement assis côte-à-côte avec le maître, sa respiration n'était plus qu'un chuchotement qui tenait compagnie au silence de la chambre. Il ouvrit son esprit à celui du vieux sage venu l'accompagner, et s'enfonça timidement dans

une vision noire qui peu à peu prenait forme. Le calme de l'esprit de son maître parvint à rassurer l'esprit agité de Jarod. Tout était si noir, si vide.

Jarod ne perçut au début qu'un sentiment d'étourdissement lorsqu'il sentit qu'il commençait à prendre possession d'un corps qui lui était étranger. La circulation du sang captait toute son attention, puis il eut un sentiment d'effroi lorsque sa vision s'éclaircit enfin. Il parvint à distinguer des formes lumineuses à travers les yeux de cet inconnu. Le transfert était certes fragile, mais il avait réussi ! Il devinait la silhouette d'un homme avec qui son nouveau corps était en train de converser. Le son qu'il percevait était néanmoins très lointain, et Jarod parvenait à peine à saisir le sujet de la conversation à laquelle il assistait, bien qu'il reconnût sa langue maternelle. Un air de musique parcourait alors ses pensées, sur lequel se déposaient des réflexions qui n'étaient plus totalement siennes...

Fragment n°71

Février 1963. Le printemps n'a jamais été aussi pressé de pointer son nez ! La cloche de l'église sonne à neuf reprises et presse un peu plus Alban, encore en retard pour rejoindre sa fille. Après un vol digne d'un Romain Gary aux commandes d'un bombardier, il rejoint Elinor qui l'attend patiemment. Mais avant de reprendre son histoire, Alban remarque qu'Elinor semble ailleurs, préoccupée.

« Qu'y a-t-il Elinor ? Quelque chose te tracasse ?

- Non... ce n'est rien. Reprends ton histoire, je veux t'écouter !

- Mais si, dis-moi. Il s'est passé quelque chose à l'école ?

- Oui, enfin... C'est qui Peter Pan, papa ? »

Surpris par cette question, Alban réfléchit et lui répond :

« Peter Pan ? Eh bien de mémoire, je crois que c'est le personnage d'un roman, qui est devenu grand comme un adulte, mais qui agit toujours un peu comme un enfant. Comme s'il n'avait pas vraiment grandi dans sa tête.

- Et... c'est grave ?

- Eh bien, dans le roman je ne sais pas, mais dans la vie, ça peut avoir des conséquences pénibles oui, pour la personne et pour son entourage. Mais tu sais, je pense que beaucoup d'adultes cherchent à retrouver des moments où ils peuvent se comporter comme des enfants. Ce que je crois important quand tu grandis, c'est de prendre conscience de tes responsabilités. Mais continuer d'observer le monde avec les yeux curieux d'un enfant est très précieux. Tu es bien jeune pour t'inquiéter de tout ça ma chérie !

- Je sais, c'était pas pour moi... Ce matin, j'ai entendu des grands dans la cour qui parlait de toi, je crois que c'était tes élèves... Ils disaient que t'avais un air de Peter Pan, et j'avais peur que ce soit une insulte...
»

A ces mots, Alban ricane à bec fermé et sourit à sa fille, la rassurant sans ajouter le moindre mot. Puis, par un échange de regards complices, ils décident qu'il est temps de se reprendre l'histoire là où il l'avait laissé...

Cela faisait plusieurs mois que Jarod avait décidé de quitter le vieux sage pour parcourir le monde. Après avoir passé près d'un an sous son aile, il était confiant en sa capacité à se débrouiller et à voyager seul. Sa curiosité l'avait mené à traverser une grande partie du royaume et à faire de nombreuses rencontres sur le chemin. Beaucoup de situations l'avaient révolté, notamment lorsqu'il fut accueilli par un couple de commerçants durant trois nuits. Ces derniers vivaient dans des conditions consternantes mais avaient pris le soin de préparer des repas somptueux pour leur invité. Désespérés de voir que leur situation s'aggravait, Jarod avait su trouver les mots justes pour leur redonner espoir et leur offrir la promesse d'un lendemain meilleur, qu'il s'engageait personnellement à bâtir.

Un jour, sur la route, Jarod repensa à ces gens. Pour lui, il était inconcevable d'être pessimiste quant à l'avenir, mais il fallait être optimiste pour les bonnes raisons et ne pas se voiler la face. En marchant, il fredonna avec ferveur des paroles inspirées par son état d'esprit...

Fragment n°136

Juin 1964. Lorsqu'Alban arrive à son rendez-vous hebdomadaire, il est ravi d'entendre une belle mélodie de piano provenant de l'autre côté de la fenêtre de sa fille. La musique a toujours inspiré Alban, et il est convaincu que c'est le meilleur moyen de transport au monde. Avant même les livres, et c'est dire pour Alban ! Il frappe tout de même la vitre à coups de bec pour signaler sa présence, et Elinor s'empresse de lui ouvrir. Quelques notes plus tard, elle le rejoint à la fenêtre, et s'apprête à se perdre de nouveau avec son père dans leur légende favorite...

Les temps avaient bien changé depuis que Jarod avait quitté le vieux sage pour voyager. Le pays était au bord de la guerre civile, sans que personne ne l'ait vraiment désiré. Les causes ne faisaient même plus sens, mais la violence persistait, bien que la majorité de la population souhaitât qu'elle cesse. Beaucoup d'incompréhension, de manipulations et de ressources réparties avec absurdité ; dont une grande partie fut paradoxalement gaspillée pour alimenter le conflit. Au départ très impliqué dans la révolte, Jarod s'en était rapidement sorti et avait quitté ses amis, mélancolique néanmoins de la relation qu'il avait construite avec eux. Certains disaient qu'il était lâche, d'autres qu'il tentait de prendre de la hauteur. Comme souvent, personne n'avait totalement raison.

A l'approche d'une petite ville qu'il cherchait à rejoindre à pied depuis une semaine, il fut frappé par un violent mal de crâne. Des idées dénuées de sens s'entremêlaient dans sa tête et l'empêchaient de se concentrer. Il comprit rapidement grâce à l'enseignement de son maître qu'il n'était pas en train de devenir fou, mais qu'il subissait un transfert d'esprit. Cela ne servait à rien de résister, il devait cependant faire ce que le vieux sage lui avait appris pour apaiser sa réflexion. Pour cela, il devait visualiser dans sa tête un mot, de préférence inventé, et maintenir sa concentration sur ce mot en ignorant les pensées qui venaient tournoyer dans sa tête...

Fragment n°212

Novembre 1965. L'hiver s'annonce glacial au village, et Alban est bien content que sa mue se soit achevée avant. Le renouvellement de ses plumes l'a particulièrement épuisé, et ses élèves ont été très agités depuis la rentrée des classes. Pour la première fois, Elinor découvre son papa assez peu enjoué, enfin jusqu'à ce qu'il reprenne sa fameuse histoire, avec cette ferveur si familière. Elle admire toujours autant la force de caractère de son père, dont elle a hérité sans le moindre doute d'après les dires de sa mère.

Depuis plus d'un an maintenant, Jarod continuait la formation auprès du vieux sage, celle qu'il avait volontairement écourtée pour découvrir le pays. Après avoir réussi son premier transfert d'esprit grâce à l'aide de son maître, il avait beaucoup progressé et comprenait de mieux en mieux le concept. Il voyait le transfert d'esprit, ou « projection », comme une forme d'empathie extraordinaire, qui permettait à un initié de percevoir le monde à travers les sensations d'autrui, et donc d'enrichir ses connaissances sur le vivant. Cette autre personne peut vivre dans n'importe quelle autre époque, que ce soit dans le passé ou le futur ! Mieux encore, il est possible de se transférer dans un animal, voire même dans un environnement entier pour les plus expérimentés.

Bien sûr, cet exercice est loin d'être aisé. Cela requiert une formation scientifique intense sur la physique, les mathématiques, l'Histoire, la psychologie, et de nombreuses autres disciplines. Jarod n'était pour le moment pas assez savant pour conduire des transferts d'esprit en autonomie, au risque que sa conscience se perde dans le néant et qu'il ne puisse jamais revenir à lui. Il faut également supporter les sensations de sa cible, qui peuvent être source de panique si l'initié n'est pas suffisamment préparé, d'autant plus si la cible se trouve dans le futur. Enfin, cet exercice a un prix. Infiltrer la conscience de quelqu'un, c'est accepter que ce dernier ait accès à la vôtre, et ce sans filtre ; Il peut alors connaître à son tour chaque moment de votre vie dès qu'il le souhaite. Jarod avait réalisé au cours de l'année plus d'une cinquantaine de transferts d'esprit, en permanence guidé par le vieux sage.

Ce qu'il avait vu au cours de ces transferts avait bouleversé sa vision du monde, et l'avait parfois condamné à passer plusieurs nuits entières à fondre en larmes pour évacuer la souffrance qu'il avait absorbée. Mais cela n'avait jamais brisé son esprit, bien au contraire. Sa vision optimiste de la vie finissait toujours par revenir quelques heures ou quelques jours après chaque projection. Un soir, le lendemain d'un transfert, Jarod s'isola et s'en alla marcher dans la forêt, en direction de la grotte où il avait rencontré le vieux sage. Une centaine de mètres avant d'y arriver, il prépara un feu, et s'adressa au Créateur en chantant à mi-voix...

Fragment n°234

Avril 1966. Alban est à l'heure, à sa grande surprise. La journée lui a semblé interminable : il déteste les journées d'examens, où son unique rôle est de surveiller des élèves forcés de gribouiller des paragraphes, pour qu'il puisse ensuite vérifier que leur mémoire est à peu près fonctionnelle. Certes, il exagère un peu, mais tout de même. Elinor entre dans sa chambre et accourt à la fenêtre. Elle explique à son père que le dîner s'est éternisé, mais qu'elle n'a pas arrêté de penser à l'épisode de la semaine dernière ! Alban s'en réjouit, et reprend son récit sans tarder...

L'entraînement de Jarod s'intensifiait de jour en jour, et la maîtrise de son corps lui permettait d'effectuer des prouesses que même son maître ne pouvait accomplir. Jarod savait qu'il avait la capacité de battre des adversaires de taille, mais que le véritable combat était intérieur. Aujourd'hui, le vieux sage souhaitait qu'il recourt à une nouvelle arme : un stimulus sur demande.

Le sage lui expliqua que pour faire face à des émotions trop envahissantes, l'humain peut faire appel à sa mémoire pour ressentir une émotion agréable en se remémorant un souvenir. Seulement, cela nécessite plusieurs minutes de concentration, et sans entraînement, le cerveau ne coopère pas systématiquement. Il est possible cependant d'associer un geste à cette sensation, et en répétant l'exercice avec d'autres souvenirs stimulant la même sensation, effectuer le geste permet d'accéder à cette sensation comme un réflexe, sans qu'il soit nécessaire de se concentrer ou de repenser à un souvenir précis.

Jarod n'était pas convaincu, mais fit confiance à son maître et tenta l'expérience. Il serra le poing de la main gauche, fouilla dans sa mémoire un souvenir de joie intense, en sachant pertinemment où chercher. Les images défilaient dans sa tête... Il revit la séparation avec ses compagnons, les villes qu'ils avaient traversées ensemble, et il arriva enfin au jour où il avait rencontré celle qu'il occupait sans cesse ses pensées, quelques jours après avoir quitté son maître pour la première fois.

Plutôt grande pour son âge, sa silhouette se devinait à plus d'une quinzaine de mètres. Certains clients la surnommaient « Eve », lorsqu'ils s'amusaient à la voir cueillir des pommes avec son élégante maladresse. Elle détestait ce surnom. Ses cheveux noirs et arrogants s'accordaient étrangement bien avec un visage des plus réservés. Bien évidemment, Jarod ne l'avait même pas remarqué quand il s'était approché de l'étalage lors de leur première rencontre, perdu dans ses réflexions. Lorsqu'il croisa son regard pour la première fois, il faillit lâcher les deux petits oignons qu'il venait de lui acheter. Ce qu'il ne manqua pas de faire lorsque la jeune fille lui sourit un peu nerveusement quelques secondes plus tard.

Ils ne se revirent qu'une semaine plus tard, parcourant en fin de journée le bosquet du coin, à la recherche de bois sec afin de passer la soirée en extérieur. Il eut suffi d'une seule soirée pour que nos deux jeunes s'échangèrent le récit complet de leur jeunesse pour le moins tourmentée, et ils forgèrent sans effort une intime complicité que peu de gens ont eu la chance de connaître dans leur vie.

« Mais, ça m'fait penser, j'sais même pas comment tu t'appelles ! Faut qu'j't'appelle Eve du coup, comme les autres clients ?

- Non t'es fou, surtout pas ! Appelle-moi par mon prénom... Je m'appelle Narucha. Et toi ?

- Moi, j'm'appelle Jarod.

- Jarod ? Ah ouais... C'est un peu naze comme prénom quand même ! »

Jarod sourit, relâcha le poing et rouvrit les yeux. Le choix de l'avoir quitté pour reprendre la route et pour retrouver son maître le hantait au quotidien, et il ne pouvait se résoudre à accepter que ce choix était le bon. Il recommença l'exercice plusieurs fois ce soir-là, et confectionna ainsi un remède mental robuste pour anéantir la tristesse d'avoir dû quitter les siens...